

n'aient encore soif, mais qui deviendrait en elle une source d'eau vivante qui rejaillirait jusqu'à la vie éternelle. Cette femme se rendit peu à peu attentive à ses paroles, et étant surprise de ce que J.-C. lui découvrait sa vie passée, elle reconnut qu'il était un prophète. Il continua à lui parler. Il lui découvrit tout le secret de la loi nouvelle, qui est un culte spirituel, et l'adoration de Dieu en esprit et en vérité; ce que cette femme ayant oui, elle dit à J.-C. que le Messie devait venir, qui apprendrait toutes choses. A quoi J.-C. répondit que c'était lui-même qui l'était. Cette femme alla annoncer dans la ville ce qu'elle venait d'apprendre, et excita dans tous les habitants de Samarie le désir de venir trouver J.-C. Ils le prièrent de venir dans leur ville, où il demeura pendant deux jours. Les SS. Pères ne peuvent assez admirer la conduite que le fils de Dieu tient envers cette femme à la quelle il découvre tout d'un coup les plus grands mystères de la loi nouvelle. Il retrancha de sa dévotion le temple et la montagne sainte, quoique les Juifs et les Samaritains missent toute leur dévotion dans l'un et l'autre de ces deux lieux. Il lui apprend que les principales églises ne sont pas des temples bâtis de pierres, mais les âmes de ceux qui le servent, dont il fait non-seulement des temples, mais des cieus et des royaumes vivants, afin que les chrétiens ne se contentent pas de révéler les temples qui sont saints, ni de recevoir le saint des saints, qui est aussi présent sur nos autels que dans le ciel, mais qu'ils tâchent d'attirer dans eux le don de sa grâce et son esprit, de lui rendre un culte sincère et intérieur, et de l'adorer en esprit et en vérité.

FIGURE 19. *Tempête apaisée.* Mat. 8.

(L'an de l'ère commune 30.)

Jésus-Christ étant retourné dans la Galilée à cause de l'emprisonnement de S. Jean, commença d'y prêcher publiquement, d'exhorter, comme avait fait S. Jean, les hommes à la pénitence, parce que le royaume de Dieu était proche. Il alla dans la ville de Capharnaüm, et fit voir à ce peuple enseveli dans les ténèbres, une lumière divine, mais qui ne servit, comme on le vit dans la suite, qu'à le rendre plus malheureux. Il accompagna ses prédications d'une gravité et d'une autorité qui le distinguaient de tous les docteurs de la loi. Il joignit les actions aux paroles, et ses miracles rendirent chaque jour de nouveaux témoignages à la vérité qu'il annonçait. Il guérit dans Cana le fils d'un prince qui se mourait. Il délivra à Capharnaüm un homme possédé du démon; et passant dans la synagogue où il avait fait ce miracle, il alla dans la

maison de S. Pierre, où il en fit un autre dans la personne de sa belle-mère, qu'il guérit d'une grande fièvre. Ce miracle n'engagea pas moins ce prince des apôtres à la suite du Sauveur, qu'avait fait celui de la pêche, dont J.-C. s'était servi pour l'attirer et qui avait rempli ce disciple d'une telle crainte, qu'il se jeta aux pieds de J.-C. et le pria de se retirer de lui, parce qu'il était pêcheur: tant de signes et de guérisons miraculeuses attirèrent de toutes parts les malades qui venaient chercher dans le Sauveur le soulagement de leurs maux, et les peuples s'assemblaient en foule, pour avoir la double joie d'entendre ses prédications, et d'être témoins de ses miracles; mais ses disciples ne trouvant encore que de la gloire à le suivre, J.-C. voulut les accoutumer peu à peu à ne point attendre de lui un bonheur temporel, ni cette paix que cherchent les amis du monde; c'est pourquoi, pour leur figurer leur état futur, il les engagea à passer avec lui un bras de mer, et il permit qu'une tempête, s'élevant lorsqu'il dormait, leur fût comme une image de ce qui arriverait à son Eglise dans la suite de tous les siècles. Comme le soulèvement des flots et la violence des vents remplissaient de crainte les disciples, ils crièrent enfin et réveillèrent J.-C. qui, pour montrer son assurance dans les grands périls, dormait paisiblement au milieu de la tempête. Il les reprit de leur timidité, et leur montra qu'ils n'avaient rien à craindre pendant qu'il serait avec eux. Puis se levant aussitôt, il commanda aux vents de se taire, et à la mer de s'apaiser. Le calme revint au même moment, et la crainte des disciples se changea en une admiration d'une si grande puissance. Ce vaisseau, dit S. Augustin, marquait l'Eglise qui est dans ce monde comme dans une mer toujours agitée. Dieu permet ces tempêtes de peur que notre foi s'endorme, et que la paix que nous trouverions dans le monde, ne nous fasse oublier le ciel. Nous pouvons bien être saisis de crainte pendant la tempête, mais nous ne devons pas nous défier du secours de J.-C. Comme sa bonté nous a préparé ce vaisseau pour passer cette mer agitée, il saura bien aussi le conduire au port. Ces vents, au lieu de nous troubler, doivent au contraire relever notre confiance, puisqu'ils nous ont été prédits, et qu'ils rendent témoignage à la vérité de la parole du Sauveur. Dieu, qui est toujours tranquille, met dans le repos, au milieu même de l'orage, ceux qui ont recours à lui, et il ne nous reste enfin que la confusion d'avoir eu peur, lorsque nous avions J.-C. avec nous, et de l'avoir laissé endormir comme firent les disciples, puisque ce sommeil marquait l'assoupissement de notre foi et la tiédeur de notre prière.

FIGURE 20. *Possédé guéri.* Marc. 5.

(La même année 30.)

Après que J.-C. eut fait voir à ses disciples la puissance qu'il avait sur les éléments, en calmant la mer par une parole, il leur fit voir encore l'autorité qu'il avait sur les esprits malins, en délivrant plusieurs personnes qui en étaient possédées. Mais de tous ceux qu'il guérit il n'y en eut point de plus considérable qu'un, dont l'Évangile s'applique plus à rapporter toute l'histoire, pour nous faire voir avec plus d'horreur, l'empire que les démons exerçaient même visiblement sur les hommes, et avec quelle fureur, lorsqu'ils tourmentaient intérieurement leurs âmes, ils déchiraient encore leurs corps. C'était un homme qui ne demeurait plus depuis longtemps dans les maisons, et qui ne se retirait que dans les sépulcres. Il était nu et ne souffrait jamais d'habits. Lorsqu'on le voulait lier, il brisait toutes ses chaînes. Personne ne pouvait le dompter. Il était jour et nuit sur les montagnes ou dans les sépulcres, où il jetait des hurlements effroyables, et se défigurait le corps avec des pierres dont il se frappait. Enfin le lieu où il habitait était devenu inaccessible à tout le monde, et personne n'osait y passer; mais dès qu'il vit J.-C. de loin, il courut à lui, et changeant cette fierté si brutale en une admiration pleine de respect, il se prosterna en terre, et lui dit en haussant sa voix: Jésus, fils du Dieu très-haut, pourquoi venez-vous me tourmenter avant le terme? Je vous conjure de me laisser en repos. J.-C. lui demanda quel était son nom, non qu'il l'ignorât, disent les SS. Pères, mais pour remplir les hommes de crainte, en voyant de combien de démons un seul homme pouvait être possédé, car ce démon lui répondit qu'il s'appelait légion, parce qu'ils étaient plusieurs; et il pria J.-C. que, s'il voulait le chasser de cet homme, il lui permit d'entrer dans un grand nombre de pourceaux qui n'étaient pas loin de là, ce qu'il fit, et ces pourceaux allèrent aussitôt au nombre de deux mille, se précipiter avec impétuosité dans la mer. Ce démoniaque fut parfaitement guéri, et toute une ville étant accourue à ce miracle, vit cet homme auparavant si furieux, doux comme un agneau aux pieds de Jésus, qu'il désirait suivre partout comme son libérateur; mais J.-C. le renvoya en sa maison, afin d'annoncer les grâces que Dieu lui avait faites, nous apprenant ainsi la reconnaissance que nous devons témoigner devant Dieu et devant les hommes, des dons que nous avons reçus de sa miséricorde. Les SS. Pères ont dit que ce dé-

moniaque marquait les hommes qui, avant la naissance de J.-C., étaient plongés dans toutes sortes de crimes, et qui gémissaient sous la tyrannie des démons. Cet homme était sans vêtements, pour figurer que nous avons perdu la foi et la justice originelle, qui était comme un vêtement de lumière qui nous couvrait dans notre état d'innocence. Ces hommes alors ne demeuraient plus dans les maisons non plus que ce possédé, c'est-à-dire qu'ils ne rentraient plus dans eux-mêmes, et qu'ils ne trouvaient plus de repos au fond de leurs cœurs. Ils ne demeuraient que dans les sépulcres, c'est-à-dire dans les œuvres mortes. Ils brisaient toutes leurs chaînes, c'est-à-dire toutes les lois divines et humaines par lesquelles on les voulait réduire. Ces pourceaux où les démons entrent, marquent les hommes plongés comme dans la boue des plaisirs du monde, sur qui ces esprits impurs exercent particulièrement leur empire; et les abîmes où ils se précipitent, marquent les abîmes et la profondeur du cœur des incrédules, où se retirent maintenant les démons depuis que J.-C. les a chassés de ses fidèles, qui vivent depuis cette guerre, dans une paix et dans une liberté qui leur étaient auparavant inconnus.

FIGURE 21. *Paralytique.* Math. 10.

(La même année 30.)

La doctrine et les miracles de J.-C., augmentant peu à peu le nombre de ses disciples, S. Mathieu, en un moment, sortit du rang des publicains pour entrer en celui des apôtres du Sauveur. J.-C. vint à lui lorsqu'il passait près du lieu où il était, et de tant de personnes qui vivaient dans Capharnaüm, il ne choisit que ce seul homme, laissant les autres dans leur incrédulité, qui les rendit plus coupables, comme J.-C. l'assure lui-même, que ne l'ont été les peuples de Sodome et Gomorrhe. Il étouffa en un moment dans ce bienheureux disciple toute cette attache aux biens, qui est ordinaire aux personnes qui sont dans cet engagement, et il lui fit trouver de la joie à suivre un homme pauvre, méprisé et persécuté par les grands du monde. Il fut le seul de tous les apôtres, qui, ayant été appelé de J.-C., lui témoigna au dehors la joie qu'il avait de le suivre, par un festin où il l'invita, par lequel il nous fit voir qu'il n'y a point de joie pareille à celle d'une véritable conversion. Ce nouveau converti invita aussi à ce festin plusieurs autres publicains, comme s'il eût voulu étendre la grâce qu'il avait reçue jusque sur ceux avec lesquels il avait été uni dans sa première vie. Les Pharisiens, qui étaient orgueilleux, se scandalisèrent de voir ainsi J.-C. et ses apôtres manger publiquement

avec des hommes qui étaient en horreur aux Juifs. Mais le Sauveur les confondit en disant qu'il était médecin des hommes, et qu'il n'était venu guérir que ceux qui se reconnaissent devant lui pécheurs malades. Ce fut encore dans Capharnaüm qu'il fit cette guérison si fameuse d'un paralytique. La maison où J.-C. était entré était si pleine de monde, que ceux qui portaient ce paralytique ne savaient comment le lui présenter; ils prirent enfin un conseil, qui était une marque de leur grande foi. Ils montèrent sur le toit de ce logis; ils en découvrirent les tuiles, et descendirent ensuite leur malade devant J.-C., qui, admirant leur foi, dit au paralytique qu'il eût confiance, et que ses péchés lui étaient remis. Les Scribes et les Pharisiens prirent aussitôt ces paroles pour des paroles de blasphèmes, en disant en eux-mêmes qu'il n'y avait que Dieu seul qui pût remettre les péchés. Mais J.-C. pour les convaincre par eux-mêmes qu'il était Dieu, les assura de la guérison intérieure de cet homme, par la guérison extérieure qu'il lui rendit, et leur fit voir qu'il avait effectivement remis ses péchés, en le délivrant de sa paralysie. Tout le peuple admira ce double effet de la puissance du Sauveur, et rendit grâce à Dieu de ce qu'il avait donné une si grande puissance aux hommes. C'est encore aujourd'hui l'étonnement où sont continuellement les chrétiens, qui ne peuvent se lasser de considérer la bonté de Dieu, qui a donné aux hommes la puissance de remettre les péchés. Il semble qu'il les ait élevés, par ce pouvoir, au-dessus du rang des autres hommes, pour les placer en quelque sorte par avance dans les cieux, lorsqu'ils sont encore sur la terre, en leur faisant exercer un ministère qui n'a jamais été donné aux anges. De sorte que, comme J.-C. a reçu de son père le pouvoir de juger, il le leur communique aussi, et les rend les juges et les médecins des âmes. Après cela, disent les SS. Pères, c'est à eux d'en user selon les règles de celui dont ils l'ont reçu et à guérir véritablement les âmes lorsqu'ils leur remettent leurs péchés. J.-C. voulut que la guérison de ce malade fût la preuve qu'il avait véritablement remis ses péchés: il faut de même que la guérison des maladies spirituelles des âmes soit la preuve que leurs péchés leur ont été remis selon les règles du Sauveur; car la parole de S. Cyprien est redoutable: Ce n'est pas, dit-il, être médecin, c'est être ennemi des âmes, que de couvrir leurs blessures au lieu de les guérir, et leur ravir les remèdes d'une vraie pénitence par l'assurance trompeuse d'une réconciliation précipitée. Cette paix qu'on leur promet, n'est point une paix. Elle est dangereuse pour celui qui la donne, et utile pour celui qui la reçoit.

FIGURE 22. Sermon sur la montagne. Math. 5.

(L'an de l'ère commune 31, seconde de la prédication de Jésus-Christ.)

C'était peu que J.-C. se fût attiré des disciples, si le soin qu'il avait de son église future, ne lui eût fait encore séparer de ce nombre douze personnes qu'il destinait pour être ses fondements, et que pour ce sujet il honora du nom particulier d'apôtres, comme devant les envoyer dans toute la terre prêcher son saint nom et son Evangile. Après les avoir donc tirés déjà une fois du commun des hommes, il les tira du commun des autres disciples, pour leur faire connaître, par cette double séparation, qu'ils devaient avoir une double perfection de vertu, et être au-dessus des disciples, ce que les disciples étaient au-dessus du commun des Juifs. Ils eurent depuis cet avantage sur les disciples du Sauveur, qu'ils étaient comme les domestiques de J.-C., et qu'ils vivaient avec lui dans une même maison, comme on voit qu'à la fête de Pâques il mangeait l'agneau avec eux seuls, et qu'ainsi ils étaient témoins, non-seulement de ses actions et de ses prédications publiques, mais encore de sa vie cachée, et des secrets qu'il leur découvrait en particulier, après les avoir prêchés aux autres en paraboles. J.-C. prévint le choix qu'il fit de ces douze, par beaucoup de prières, dans lesquelles il passa même la nuit, pour apprendre à son Eglise ce qu'elle devait faire à l'avenir dans l'élection de ses ministres, si elle voulait bien connaître ceux que Dieu avait choisis: aussitôt qu'il eut fait ce choix, il les mena sur une montagne, étant suivi d'une grande foule de peuple, et ce fut alors qu'il leur fit ce grand sermon, qu'on appelle d'ordinaire le sermon sur la montagne, qui contient tout l'Evangile et les règles de la conduite, tant des pasteurs que du commun des fidèles. Après avoir, dès le commencement de ce discours, renversé toute les lumières de la raison humaine, en appelant heureux ceux que les hommes estiment malheureux, il fit voir ensuite combien les ordonnances de la loi des Juifs étaient peu de chose en comparaison de ce qu'il demandait de ceux qui seraient à lui, disant clairement qu'il exigeait d'eux une abondance de justice qui n'avait point été dans les Scribes et dans les Pharisiens, sans laquelle il déclara qu'on n'entrerait point dans le royaume des cieux. Il nous apprit, par ces paroles, qu'il ne se contente pas que nous nous abstenions des choses extérieurement mauvaises; qu'il ne nous suffit pas d'avoir l'apparence des bonnes œuvres, ou la science de la vertu qui éclate parmi les hommes, comme l'avaient alors les Pharisiens et les Scribes. C'est pourquoi il ordonna dans la suite de ce sermon, que nous n'amas-

sions des trésors que dans le ci 1, afin que notre cœur y soit toujours, ainsi que notre trésor. Que l'œil de notre intention soit pur et simple, afin qu'il sanctifie tout le corps de notre action. Que nous n'ayons qu'un seul maître, pour ne nous point partager entre J.-C. et le monde, et que nous ne cherchions que le royaume et la justice de Dieu, afin que le reste nous soit donné comme par surcroît. Ce qui nous fait voir clairement que la fin de la loi nouvelle, est de donner un cœur nouveau à l'homme nouveau, parce que le dehors se doit régler selon Dieu, par le dedans, et que le ruisseau ne peut être pur qu'à proportion que la source est pure.

FIGURE 23. *Ne point juger les autres.* Math. 7.

(La même année 3.)

Après les maximes générales que J.-C. établit d'abord sur la montagne où il instruisait le peuple, il descendit aux avis particuliers, il témoigna que pour satisfaire à cette abondance de justice qu'il exigeait de ses disciples, il ne se contentait pas qu'ils observassent le décalogue, qui défend les grands crimes, mais qu'il voulait qu'ils évitassent jusqu'aux premiers commencements du péché. Il fit voir que son dessein était de régler principalement le dedans, et de le mettre en tel état, que le moindre péché intérieur fût aussi éloigné de nous que les plus grands crimes. C'est pourquoi, après avoir défendu les plus petits mouvements dans le cœur, il défendit ensuite les moindres paroles injurieuses, parce que la douceur du cœur et la retenue de la langue, sont les principales marques de la justice intérieure du chrétien. Les Juifs ne pensaient qu'à satisfaire les yeux des hommes, mais les Chrétiens pensent à plaire aux yeux de Dieu, qui ne regarde que le cœur. Ainsi J.-C. supposant le décalogue qu'il semble appeler du nom de petits commandements, donna le nom de grands commandements à cette retenue du cœur et de la langue, qui étouffe tous les mouvements de colère et toutes les paroles de mépris. J.-C. sous la défense de deux choses si petites, cache toute la grandeur du christianisme; il semble qu'il estime peu de ne tuer point, parce que cela ne se peut faire sans aucune vertu intérieure et que des raisons tout humaines l'empêchent assez. Mais ce qu'il estimait, c'est de ne point murmurer dans son cœur contre son frère, parce que cela ne se peut sans une grande vertu. Aussi le commencement des grands péchés vient de ces petits commencements qu'on néglige, étant certain que celui qui craint de blesser un homme par la moindre parole injurieuse, est incapable de tomber dans l'homicide; c'est pourquoi J.-C. recommande tant, dans la

suite, l'amour de ses ennemis, par lequel il dit que nous devenons semblables à son père, qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et répand ses faveurs sur les plus ingrats. Mais un des commandements sur lequel J.-C. s'arrête le plus dans ce sermon, où tout est considérable, est la défense qu'il fait de juger notre frère, comme il voyait dans le fond du cœur de l'homme une inclination naturelle à juger les autres, il arrête cette liberté, en disant que par les jugements téméraires nous sommes semblables à un homme qui ayant une poutre dans son œil, voudrait arracher une paille de l'œil de son frère. Le monde est plein de scandale en ce point, disent les SS. Pères. Mais le plus grand remède qu'ils ont trouvé est d'être bien humble, parce que cette humilité nous empêchera d'avoir de mauvais sentiments des autres. Ainsi il faut, ou que la charité, ou que l'humilité supprime dans nous tous ces jugements téméraires, ou que si l'une ou l'autre ne le peut faire, la crainte au moins les étouffe, lorsqu'on pense au jour auquel J.-C. viendra juger les moindres défauts qui se trouveront dans nos meilleures œuvres; et dans cette justice apparente qui trompe souvent notre ignorance et celle des autres. Il nous assure lui-même qu'il gardera alors envers nous le même poids et la même mesure dont nous aurons usé envers les autres. Celui qui pense sérieusement à ce jugement disent les SS. Pères, ne pense guère à juger son frère, et encore moins à s'entretenir de ses défauts. La charité fait qu'il interprète tout en bonne part, et qu'il prend plaisir à pratiquer la parole du saint évêque, qui dit que si une action avait cent côtés, il faudrait toujours la regarder par celui qui est le plus beau.

FIGURE 28. *Le lépreux et le Centenier.* Math. 8.

(La même année 3.)

Jésus-Christ étant descendu de cette montagne où il avait établi les règles de toute la morale chrétienne, fit deux miracles que l'Evangile rapporte: le premier fut la guérison d'un lépreux qui, dans la manière dont il approche de J.-C., nous donne un parfait modèle de la prière. Car aussitôt qu'il l'eut aperçu, il le reconnut pour son Sauveur: et dans cette ferme foi, il lui dit avec une humilité intérieure qu'il témoigna au dehors par ses protestations: Seigneur, vous pouvez me guérir si vous le voulez, montrant d'un côté quelle était sa foi, et de l'autre quelle était sa soumission à la volonté de Dieu. J.-C. eut pitié de lui, et étendant sa main pour le toucher, il lui dit: Je le veux, soyez guéri; comme pour approuver ce que cet homme avait déclaré, et pour nous appren-

dre que sa volonté seule est la source des grâces que reçoivent ceux qu'il a aimés d'un amour éternel, lorsqu'il ne voyait encore en eux que des crimes. Mais après qu'il eut guéri cet homme, et qu'il lui eut défendu de rien dire d'une guérison si miraculeuse (ce qui nous apprend à cacher les grâces secrètes qu'il nous fait) dès qu'il fut entré dans Capharnaüm, un centenier qui était extrêmement affligé de la maladie d'un serviteur qu'il avait et qui était près de mourir, envoya quelques-uns des Juifs le prier de guérir ce serviteur malade. Les Juifs vinrent faire cette prière au Sauveur, et le pressèrent même, en louant la bonté de ce centenier qui leur avait bâti une synagogue. J.-C. se rendit à leur demande, et allait avec eux au logis où était ce malade. Mais lorsqu'il était proche, ce centenier qui avait une foi bien plus vive et plus respectueuse que tous les Juifs, envoya ses amis les plus intimes au Sauveur, pour le prier de ne pas se donner la peine de venir en son logis, parce qu'il n'en était pas digne. Il lui dit que c'était pour cela même qu'il n'avait osé l'aller trouver, et qu'il savait qu'il lui suffisait de dire une seule parole, et que son serviteur serait aussitôt guéri. J.-C. admira la foi de ce centenier, et l'Eglise à son exemple, l'a tellement admirée, qu'elle la propose tous les jours comme pour modèle à tous ses enfants, et qu'elle met les paroles de ce saint homme dans la bouche de ses ministres et de ses fidèles, lorsqu'ils sont prêts de recevoir le même Seigneur à qui ce saint homme les dit autrefois. C'est pourquoi, pour tirer l'instruction que J.-C. et son épouse sainte veulent que nous tirions d'un si grand exemple, nous devons avoir, à l'imitation de ce centenier, une profonde humilité de cœur, et nous croire indignes d'adresser nos prières à J.-C., prenant pour entremetteurs les saints du ciel et ceux de la terre, que nous croyons lui être les plus agréables, comme cet homme prend pour ses médiateurs auprès de J.-C. les Juifs qu'il croyait avoir plus de piété que lui. Nous devons croire aussi, comme disent les SS. Pères, que la moindre parole de J.-C. peut opérer, s'il lui plaît, d'aussi grands effets dans nos âmes que son divin corps; car ce centenier recut en effet, par la seule parole du Sauveur, la même grâce qu'il avait reçue par sa présence. J.-C. voulut se rendre à son humilité, et lui obéir en quelque sorte. Ce ne fut que pour ne pas le confondre qu'il s'abstint d'aller chez lui. Mais en n'entrant pas dans sa maison lui-même, dit S. Augustin, il fit entrer une vertu invisible qui guérit la maladie de son serviteur, et s'il ne le visita pas en personne, ce fut pour le visiter plus heureusement par ses grâces et par ses miséricordes. Les SS. Pères ont pris occasion de la charité de ce centenier pour son serviteur, de recommander à

toutes les personnes du monde le soin qu'elles doivent avoir de leurs domestiques, principalement lorsqu'ils sont malades. C'est dans ces rencontres qu'ils doivent témoigner à Dieu qu'ils savent que devant lui le pauvre et le riche sont égaux, et que s'ils veulent qu'étant les serviteurs de Dieu, il ait pitié d'eux, ils doivent avoir pitié eux-mêmes de ceux qui le servent.

FIGURE 25. *Fils de la veuve de Naïm.* Luc. 8.

(La même année 31.)

Après la guérison de tant de sortes de maladies, J.-C. fit quelque chose encore de plus surprenant, qui est le miracle de la résurrection des morts. Le premier que l'Evangile marque que J.-C. ait ressuscité, est une jeune fille âgée de douze ans, qui était fille d'un prince de la synagogue, nommé Jairus. Il ne parut rien de fort extraordinaire dans ce miracle, ni dans la foi du père, qui étant en ce point éloigné du centenier, obligea J.-C. de venir jusque chez lui, ni dans la foi de cette fille ressuscitée, dont l'Evangile ne marque aucune reconnaissance, ni dans celle de ceux qui étaient présents, puisqu'ils se moquaient au contraire de J.-C., parce qu'il avait dit que cette jeune fille dormait, et qu'elle n'était pas morte. La seconde résurrection, que l'Evangile marque, a quelque chose de plus particulier, et voici ce qu'en disent les évangélistes. Lorsque J.-C. allait dans la ville de Naïm, accompagné de ses disciples et d'une grande foule de peuple, il rencontra aux portes de cette ville un mort qu'on portait en terre, qui était fils d'une veuve qui pleurait beaucoup en suivant le corps de son fils. J.-C. fut touché en voyant cette femme qui fondait en larmes; et quoiqu'elle ne lui fit aucune demande, ses larmes seules furent une voix puissante dont sa miséricorde se laissa fléchir. Il s'approcha d'elle, et lui dit qu'elle cessât de pleurer. Il fit arrêter ensuite ceux qui portaient ce mort; il toucha le cercueil où il était, et par une voix toute-puissante il dit à ce jeune homme qu'il lui commandait de se lever; ce qu'il fit sur l'heure. Il le rendit ainsi à sa mère. Ce miracle renferme de grandes instructions que les saints ont remarquées. Nous y apprenons qu'il ne se fait rien dans le monde au hasard; et que tout ce qui paraît aux hommes une rencontre inopinée, est un véritable dessein de Dieu; comme J.-C. qui ne paraissait se trouver là que par hasard, n'y était venu en effet que pour ressusciter ce mort. Nous y voyons la tendresse que l'Eglise a pour ses enfants. Elle regarde chacun d'eux comme un fils unique: elle n'a point d'autre consolation sur la terre, dans le temps de son veuvage, étant séparée de J.-C., que

dans l'amour qu'elle sent, et pour son époux qui est dans le ciel, et pour ses enfants qu'elle lui enfante par ses prières et par ses gémissements. Nous y remarquons encore que ces porteurs, que J.-C. arrête, sont les démons qui portent l'âme morte en enfer, qui est son dernier tombeau et le sépulcre du pécheur. Ces porteurs sont vraiment horribles, et ils nous donnent lieu de juger que l'âme d'un pécheur est véritablement comme un corps mort qui est presque incapable de remuer, si les démons ne la portent et ne la remuent, comme on dit quelquefois qu'ils remuent les charognes, pour paraître visiblement à nos yeux. C'est pourquoi cette circonstance de l'Évangile s'accorde avec ce qui est dit ailleurs, qu'il faut que J.-C. lie le fort pour lui ôter ses vases, c'est-à-dire les âmes dans lesquelles il habite comme dans sa maison. En effet, lorsque l'on considère la difficulté de convertir une âme esclave de la concupiscence et des démons, on voit que cela ne se peut faire si J.-C. ne lie les démons, pour faire aimer à cette âme ce dont elle n'avait que de l'horreur auparavant. Après que J.-C. eut ressuscité ce jeune homme, il le donna à sa mère à qui il appartenait, tant parce qu'elle l'avait mis au monde, que parce qu'elle lui avait remis, en le ressuscitant, par ses prières. Ce qui nous fait voir que nous avons une extrême obligation à l'Église, et que nous ne pouvons assez reconnaître le grand amour qu'elle a eu pour nous. C'est pourquoi les SS. Pères ont dit que ces morts étant ainsi ressuscités par les prières de l'Église, doivent, après leur conversion, être en deuil avec cette divine mère, pour obtenir tous ensemble la résurrection de leurs frères dont elle pleure encore la mort.

FIGURE 26. *La Madelaine.* Luc. 7

(La même année 31.)

Le bruit de la résurrection de ce jeune homme de Naïm et de tant d'autres miracles de J.-C., se répandant de toutes parts, les disciples de S. Jean l'en entretenirent dans la prison où Hérode l'avait fait mettre. Ce saint homme ne pensant qu'à porter tout le monde à connaître J.-C., et ne se croyant que pour cela sur la terre, continua encore alors de faire en quelque sorte son ouvrage, au moins autant qu'il le pouvait, et voulut comme obliger J.-C. de dire lui-même qu'il était le Messie, devant quelques-uns de ses disciples qu'il lui envoya, non pour le prier de le délivrer de la prison, mais pour lui demander si c'était lui que tout le monde attendait depuis tant de siècles comme son Sauveur. J.-C., qui savait que les disciples de S. Jean avaient quelque jalousie contre

lui, évita de leur rien dire de lui-même qui pût paraître trop avantageux. Il se contenta de faire beaucoup de miracles en leur présence, et de leur ordonner de dire à S. Jean ce qu'ils avaient vu. Lorsqu'ils furent partis, J.-C. prit occasion de cette députation, de parler de S. Jean devant le peuple, et de louer cette stabilité et cette fermeté qui ne l'avait pas rendu semblable aux roseaux. Et comme la vie de ce saint homme avait été extrêmement pénitente, J.-C. déclara que c'était par la pénitence que les hommes à l'avenir devaient penser à se sauver; et dit cette grande parole, que le royaume de Dieu n'était que pour ceux qui le raviraient par une sainte violence. Il maudit même quelques villes où il avait fait beaucoup de miracles, et qui avaient témoigné écouter avec joie cette sainte doctrine, seulement parce qu'elles n'avaient pas fait pénitence, et dit que Sodome et Gomorrhe seraient moins punies un jour. Mais comme les hommes étaient étrangement endurcis, et que les paroles étaient trop faibles pour les exciter à la pénitence, le Sauveur voulut les y porter par un exemple célèbre, qui fut celui de la bienheureuse Madelaine. Cette sainte pécheresse, étant touchée d'un mouvement violent, vint courir vers J.-C. qu'elle regardait comme le médecin de ses plaies. C'est pourquoi ayant su qu'il était entré dans le logis de Simon le pharisien pour y manger, elle s'y en alla avec une sainte impudence et sans rougir de tant de témoins, elle se jeta à ses pieds, les embrassa, les baisa, les arrosa de ses larmes, les parfuma de ses parfums, et les essuya de ses cheveux. Le pharisien, qui connaissait cette femme, parce que le dérèglement de sa vie l'avait rendue célèbre dans toute la ville, commença à douter que J.-C. fût prophète, puisqu'il ne connaissait pas quelle était celle qui avait osé le toucher, ne doutant pas que s'il l'eût connue, il ne l'eût rejetée de lui. Mais J.-C. confondant les vaines imaginations de ce docteur de la loi, lui apprit combien il préférerait l'amour ardent de cette pécheresse à la tiédeur de ceux qui n'avaient pas fait de si grands péchés. Et lui ayant dit que beaucoup de péchés lui avaient été remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé, il la renvoya en paix après une action si sainte. Cette femme, comme remarquent les SS. Pères, a donné en sa personne un modèle accompli de la pénitence, auquel il ne manque que des paroles, pour montrer que Dieu ne les compte guère dans la pénitence dont elles ne sont que les feuilles. Elle emploie pour la vertu tout ce dont elle avait abusé pour le désordre. Elle fait à J.-C. autant d'holocaus-tes qu'elle en avait fait auparavant aux démons, et sacrifie à la pénitence tout ce qu'elle avait jusque-là donné à son luxe. Cette conversion si admirable se peut appeler la gloire de la pénitence,

et elle nous fait voir que la pécheresse la plus abandonnée devient pure devant Dieu, lorsque l'humilité sanctifie la pénitence, et qu'au contraire la vierge la plus chaste est très-impure à ses yeux, lorsque ce don du ciel, qui l'aurait dû rendre plus aimable, la rend plus superbe.

FIGURE 27. *Parabole de la semence.* Math. 13.

(La même année 31.)

Jésus-Christ s'étant trouvé un jour environné de beaucoup de monde, entra dans une barque, et s'éloignant un peu du bord, il s'y assit, et enseigna de là tout le peuple, l'instruisant par un grand nombre de paraboles. Il dit, dans celle du semeur, que le laboureur semant son blé, une partie de cette semence tomba hors du champ dans le chemin, et qu'ainsi elle fut foulée aux pieds ou mangée par les oiseaux. Et en expliquant ensuite en secret cette parabole à ses disciples, il leur dit que ces personnes sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et à qui le démon vient en même temps l'ôter du cœur, de peur qu'ils ne croient et qu'ils ne se sauvent, car cet esprit de ténèbres, qui mêle souvent son ivraie avec le bon grain, comme J.-C. le dit dans la parabole suivante, tâche toujours, au même instant que Dieu sème le bon grain dans les âmes pour y produire leur conversion, de l'enlever, ou par lui-même ou par les hommes qui sont à lui, et d'empêcher que cette parole sainte ne germe au fond de leurs cœurs. La seconde partie de la semence est celle qui tombe sur la terre, qui ne trouvant pas une profondeur de terre, se lève bientôt et se sèche dès que le soleil commence à devenir plus ardent. Et ce sont ceux, dit J.-C., qui écoutant sa parole avec beaucoup de joie, mais qui n'ayant pas de fortes racines se troublent au moindre scandale qui arrive, et cèdent aux persécutions. Il est aisé à ces personnes de se tromper, et d'ignorer que, nonobstant cette complaisance qu'elles avaient eue pour la parole de Dieu, leur cœur est dur comme la pierre, et qu'ils ont besoin de l'amollir par les exercices de la piété et la pénitence. La troisième partie de la semence tomba parmi les épines qui croissent avec le bon grain, et l'étouffent. Et ces personnes, dit notre Seigneur, sont ceux qui écoutent sa parole; mais les soins, les peines et les inquiétudes de ce monde, l'illusion et la tromperie des richesses, et une infinité de désirs inquiets, étouffent cette parole, et font qu'elle ne porte point de fruits; car les soins du siècle font que nous nous appliquons moins à la parole que Dieu nous dit ou qu'il nous fait dire par ses ministres. On ne saurait trop gémir devant Dieu de ce

que les embarras du siècle étouffent si souvent cette précieuse semence, après même que divers exercices de piété l'avaient fait croître. Et tous les maux qui ne regardent que le corps, comme les fléaux visibles de la peste et de la guerre, ne sont pas des sujets si dignes de nos larmes, que la perte de cette divine semence. Enfin la quatrième partie de ce bon grain tombe sur la bonne terre, qui y germe ensuite, et porte son fruit, quoique fort inégalement; quelques grains rendent cent pour un, les autres soixante, et les autres trente. Ces personnes, dit J.-C., sont ceux qui ont le cœur non-seulement bon, mais très-bon. Si le cœur est simplement bon, il est exposé à deux grands maux; l'un, qu'il ne porte guère de fruits: et l'autre, qu'il devient aisément mauvais. C'est pourquoi il faut tâcher que de bon qu'il est, nous le rendions toujours meilleur, ce qui se fait en croissant en charité. Mais J.-C. marque lui-même que ce n'est que par la patience qu'on porte beaucoup de fruits, c'est-à-dire en souffrant beaucoup de maux, qui cultivent en quelque sorte notre terre, et qui rendent notre charité plus vigoureuse; car c'est elle qui est la racine de tout le bon fruit, et plus cette racine est forte, plus le fruit qui en sort est excellent et proportionné à l'état et au rang de chaque fidèle. Ainsi les maux abattent les faibles, comme il est marqué dans la seconde semence, et ils deviennent au contraire l'exercice et le couronnement des forts.

FIGURE 28. *Décollation de saint Jean.* Marc. 6.

(La même année 31.)

Lorsque la réputation de J.-C. se répandait de toutes parts, Nazareth, qui était le pays où il avait toujours demeuré, témoigna plus d'incrédulité que le reste de la Judée. Ils ne pouvaient accorder ce qu'on disait de ses grands miracles, avec ce qu'ils avaient toujours vu de sa personne. Ils envisageaient, d'un côté, sa pauvreté, la bassesse apparente de sa mère et de ses parents, et de l'autre, les grandes merveilles qu'on publiait de lui, et l'applaudissement des peuples. Enfin, leur orgueil se sentant pressé par cet éclat extraordinaire du Sauveur dont ils étaient jaloux, ils s'efforcèrent de le précipiter du haut de la montagne où leur ville était bâtie. Mais l'heure de J.-C. n'était pas encore venue; et nul homme ne la pouvait avancer. Et ainsi il passa au milieu d'eux, et rendit impuissante leur mauvaise volonté. J.-C., qui connaissait cette aversion qu'ils avaient de lui, n'avait pas voulu prêcher d'abord en Nazareth, mais à Capharnaüm et dans les autres villes; tant pour s'humilier lui-même, et pour nous apprendre à